

JANINE C.

Cent ans de ma vie

BIOGRAPHIE

(Extraits)

Propos recueillis par PATRICE LE BRIS

© Septembre 2022

Le Val-André – 25 mars 2022

J'ai cent ans depuis le 15 février dernier. Cent ans ! Cela ne cesse de m'étonner. Depuis ma naissance, il ne s'est pas passé une année sans que je séjourne au Val-André. Cent étés au Val-André et, depuis 1986, année de la retraite de mon mari Émile, j'ai le bonheur d'y vivre toute l'année.

De ma maison, face à la mer, j'entreprends le récit de ma vie. Ce décor, à la fois immuable et changeant, selon les saisons et les heures de la journée, est à l'image de ma vie. Dans ce siècle qui n'eut rien d'une traversée tranquille, le Val-André fut pour moi, un havre, un repaire. Il le fut également pour la famille.

En 1922, un couple d'amis parisiens de mes parents y louèrent une maison pour les vacances d'été. Cette maison étant bien trop grande pour eux seuls, ils proposèrent de nous accueillir, mes parents, ma sœur, mon frère et moi. Mon père tomba sous le charme du Val-André. Désormais, nous y reviendrions chaque année.

Dire que je n'y vois plus très bien est un euphémisme. Mais, il y a quelques temps encore, chaque matin, je me demandais quel spectacle la grande plage de sable allait m'offrir. Quel temps ferait-il ? La mer serait-elle

haute ou basse ? Y aurait-il du vent ?.. Ce côté de la baie de Saint-Brieuc présente un avantage et un inconvénient. Il est bien exposé au soleil de l'après-midi et du couchant. En contrepartie, il est soumis aux vents dominants. Y aurait-il des promeneurs, des joggers, des contemplatifs installés sur les bancs de la promenade, des enfants jouant sur la plage, des baigneurs, des kite-surfeurs ?.. De même que le soleil et le vent peuvent décider du programme d'une journée, notre météorologie personnelle et la marche du monde peuvent influencer le cours de notre existence. En cent ans, les variations « météorologiques » n'ont pas manqué !

En 1923, mes parents louèrent pour le mois d'août une maison à la Ville Pichard, un village de pêcheurs, non loin de la mer. Le logement était très bien entretenu, mais le confort sommaire, comme dans la plupart des maisons de l'époque : pas de salle de bains, des toilettes à l'extérieur... Ils décidèrent rapidement d'y séjourner les deux mois d'été. La maison n'étant pas louée en dehors de cette période, nous pouvions y laisser des affaires d'une année sur l'autre.

Plus tard, ma sœur, mon frère et moi avons incité nos parents à louer une cabine sur la plage pour y entreposer l'attirail indispensable en bord de mer : pelles, seaux et râteaux.



*Val-André, septembre 1933 – Avec mes parents,
Jacqueline et Paul*

.../...

Pour moi qui aime les bains de mer, ce cadre de vie est idéal. Je ne peux malheureusement plus me baigner mais, pendant longtemps, je le fis une grande partie de l'année, trois fois par jour, vers sept heures du matin, midi et dix-neuf heures. La température minimale acceptable pour moi était de treize degrés, d'autant que je nageais sur le dos et le froid dans le cou était moins supportable. Émile m'accompagnait parfois, mais jamais le matin.

Mes parents

Je suis née le 15 février 1922, à quatre-cent-cinquante kilomètres du Val-André, à Montmorency (Seine-et-Oise, puis Val-d'Oise à partir de 1968), à treize kilomètres au nord de Paris.



16 juin 1925

Mon père, « Le Colonel Laine »

Mon père, Émile Laine, naquit en 1883, près d'Aulnoye (département du Nord), dans un milieu modeste. Son père y exerçait la profession de douanier (Aulnoye était un nœud ferroviaire important). Sa mère s'occupait de la maison. Mes grands-parents paternels, Adèle et Alfred, étaient pour moi *Bonne Maman* et *Bon Papa*.

Mon père vécut une enfance pauvre et se promit de s'en sortir. Dès l'âge de douze ans, il travaillait, tournant des barreaux de chaises dans une usine d'Aulnoye. À dix-huit ans, il incorpora l'école militaire de Vincennes. Il se consacra avec détermination à ses études, allant jusqu'à s'enfermer à clef dans sa chambre pour ne pas être tenté de sortir avec ses copains. Il intégra le service de santé des armées, dans l'administration.

Mon père fit une carrière brillante dans l'armée. L'une de ses premières affectations fut l'Algérie. Là encore, contrairement à ses camarades, il sortait très peu, préférant économiser sa solde. À son retour en France, il avait suffisamment d'argent pour faire construire une maison pour ses parents ! Une maison modeste, disposant d'un couloir d'entrée, d'une salle à manger que l'on ne chauffait pas et qui était réservée aux grandes occasions, d'une véranda à usage de cuisine et de pièce à vivre équipée d'un poêle à bois – son toit vitré permettait au soleil de chauffer la pièce. La maison n'avait ni salle de bains ni eau courante, seulement une pompe à eau manuelle.

Enfant, j'ai passé toutes mes vacances de Pâques chez mes grands-parents paternels. J'aimais cette vie campagnarde, très différente de la région parisienne. J'en ai aimé le calme, les odeurs de cuisine...

Mon père termina sa carrière avec le grade de colonel. Le Colonel Laine, ainsi que tout le monde l'appelait, était bien connu au Val-André, apprécié et réputé pour sa droiture et son intransigeance. Il fut un moment commissaire aux comptes du Casino. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il dirigea « l'hôpital complémentaire », installé dans des bâtiments d'une communauté religieuse – les sœurs y étaient infirmières –, rue Charles de Gannes, à l'emplacement actuel du SPA. L'un de ses plaisirs favoris était la pêche, à pied ou à la ligne. Il mourut en 1971, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Maman, concertiste... au foyer

Ma mère, Louise Foucart, naquit en 1893, à Cambrai, à cinquante kilomètres à l'ouest d'Aulnoye, d'un père inspecteur des Chemins de fer et d'une mère au foyer : Octave, *Pépé*, et Marie-Thérèse, *Mémé*.

Avant son mariage, Maman était pianiste concertiste, premier prix du conservatoire de Cambrai. Le compositeur Camille Saint-Saëns, que mon père avait connu en Algérie, composa une œuvre pour ma mère. Lorsque mes parents se marièrent, mon père lui demanda d'interrompre sa carrière pour s'occuper du foyer. Mais il lui acheta un piano. Si bien que ma jeunesse fut bercée par le son de cet instrument. Chaque samedi ou presque, nous nous installions dans

le salon pour un concert privé, un programme consacré aux compositeurs favoris de Maman : Schubert, Liszt et surtout Chopin. Maman mourut en 1974.



Au Val-André, avec ma mère, Jacqueline et Paul

Comment la guerre décida de ma carrière professionnelle

Pendant la guerre, une Anglaise fonda au Val-André le collège Kernel, principalement pour des Anglais voulant se perfectionner en français. L'établissement accueillait également des collégiens des environs. J'y enseignai le latin et le grec et cela me plaisait beaucoup. Je me mis en tête de faire une licence de lettres classiques. Mais, il se trouvait également qu'au Lycée Ernest Renan, j'avais eu un professeur de sciences naturelles remarquable qui m'avait transmis le goût de cette discipline. Je demandai à Paul de se renseigner sur la possibilité pour moi de faire une licence dans ce domaine. Il m'informa qu'étant détentrice du baccalauréat, je pouvais l'envisager. En 1940, je partis donc pour Paris, logeai dans une pension de jeunes filles du Quartier Latin. À l'université, je suivais les cours passionnants de Monsieur Grasset, professeur de sciences naturelles. À la fin d'un cours, il souhaita me parler.

« Quels diplômes avez-vous, me demanda-t-il.

- Mes bacs, répondis-je, toute intimidée.

- C'est tout ? Vous n'avez pas le PCB¹ ?

¹ Année préparatoire post-baccalauréat avec un programme de physique, chimie et biologie.

- Non.

- Alors, ne poursuivez pas dans cette voie. Pour être biologiste, dans les années qui vont suivre, il y aura de la chimie organique ; vous ne pourrez pas suivre si vous n'avez pas le PCB. »

Les renseignements que m'avaient donnés Paul s'avéraient insuffisants. Et il était trop tard pour m'inscrire au PCB. En poursuivant dans cette voie, j'allais « perdre » deux ans.

J'annonçai cette nouvelle contrariante à mes parents. Papa me suggéra de m'inscrire en faculté de lettres à Rennes. Le lendemain de notre discussion, un train de la ligne Paris-Brest transportant des œuvres d'art pillées par les Allemands fut dynamité. Papa ne voulant pas me faire prendre de risques, il revint sur sa proposition. Très déçue de tirer un trait sur ces études, j'ai continué à donner des cours de latin et de grec. Mais cela ne me procurait aucun diplôme...

Ma rencontre avec Émile

.../...

J'ai donc revu Émile à cette occasion. Je le considérais comme un copain et j'étais ravie de le revoir. Comme il était de trois ans mon aîné, il me semblait plus logique qu'entre ma sœur et moi, si l'une de nous deux devait fréquenter Émile, ce devait être Jacqueline, puisqu'elle avait deux ans de plus que moi. Émile et moi, nous nous sommes revus avec plaisir. Il me dira plus tard avoir eu le coup de foudre dès qu'il me vit.

Pour le mariage, j'étais venue à Paris avec ma grand-mère. Nous y séjournâmes une semaine et allâmes plusieurs fois chercher Émile à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce pour déjeuner ensemble. Ma grand-mère me dit sans détour son opinion : « *Il est bien Émile ; il fera un bon mari* ». À quoi je lui répondis que pour l'instant je ne pensais pas au mariage. Elle insista : « *Tu vas avoir l'âge bientôt* ». Certes, mais je considérais Émile uniquement comme un copain.

Lorsqu'Émile me fit comprendre que ses sentiments pour moi étaient plus qu'amicaux, je ne promis rien : « *Tu es un copain d'enfance. Je suis très heureuse de te voir, mais je ne sais pas si je t'aime* ». Émile a su

se faire aimer... Et il fut un mari exceptionnel, avec qui j'ai été divinement heureuse.

De retour au Val-André, nous avons correspondu régulièrement. Ses lettres se faisaient de plus en plus pressantes. Comme je le trouvais gentil, je finis par lui dire que je pensais être heureuse avec lui. Il en fut bien sûr ravi et me proposa de nous fiancer à Pâques 1946, puis de nous marier. Cela me parut un peu précipité. J'estimais qu'il fallait se fréquenter un moment, avoir le temps de faire plus ample connaissance. Émile passa quinze jours chez nous. Nous allions à la plage, il était prévenant et, petit à petit, je l'ai aimé. Nous nous sommes mariés le 23 avril 1946. Émile terminait l'École de santé militaire ; il était médecin avec le grade de capitaine.



.../...

Morts et naissance en Indochine

De notre logement, situé en face de l'hôpital, je voyais arriver les nombreuses ambulances, amenant des dizaines de blessés parfois. Je me souviens particulièrement d'une arrivée massive de quarante-huit blessés qui contraignit Émile à opérer trois jours sans interruption, de l'infirmière qui me dit : « *Dès que votre mari s'assoit, il s'endort* ». Devant l'afflux de blessés, parfois très gravement brûlés ou mutilés, Émile était confronté à un terrible dilemme de tri. Ne pouvant pas tous les opérer, il soignait en priorité ceux qui avaient le plus de chances de survie. Lorsqu'il devait pratiquer des amputations, ce qui était fréquent, il était anéanti. Je me souviens de ce dialogue entre nous :

« Ce petit gars va se réveiller avec une jambe en moins, me dit-il.

- Tu auras peut-être le temps de le lui dire avant, lui conseillai-je.

- Je ne pourrai pas...

- Cela vaudrait mieux ; qu'il ne se réveille pas en hurlant après sa jambe. »

Un jour, parmi les blessés, il *priorisa* un homme. Une infirmière s'offusqua :

« Vous n'allez pas opérer celui-là, c'est un Viêt.

- On m'amène des blessés, mon rôle est de les soigner, répondit-il. Ce n'est pas à moi de faire le tri. Si on ne veut pas que je soigne un blessé, on ne me l'amène pas. »

Émile me fit un jour une requête : « *Nous avons un jeune blessé. Il ne cesse de pleurer, on n'a pas assez d'infirmières, tu veux bien venir lui tenir la main ?* ». J'y allai, et je fus effondrée. Le jeune homme pleurait, se lamentait : « *Je vais mourir sans ma femme* ». Je lui remontai le moral comme je pus :

« Vous n'allez pas mourir, c'est mon mari qui va vous opérer.

- Vous pourrez écrire à ma femme que je suis mort pour la France ? »

Je promis, mais je n'eus pas la présence d'esprit de noter l'adresse de sa femme. Le jeune homme ne survécut pas à ses blessures. Cette expérience fut trop dure ; je ne la renouvelai pas.

Je me souviens des hurlements des grands brûlés lors des changements de pansements. Lorsque les blessés arrivaient en grand nombre, j'étais mise à contribution pour les piqûres dans le service. Désespérée devant toutes les souffrances que je voyais ou que j'imaginai si proches tous les jours, je partageai un jour cette réflexion avec Émile : « *Que faisons-nous sur cette terre pour nous comporter ainsi ? À quoi*

riment ces postes avancés, au confort rudimentaire, où les soldats sont la cible des Viêts ? ».

En 1949, lorsque je fus enceinte de notre deuxième enfant, Cao-Bang n'étant pas très indiqué pour accoucher, Émile me proposa de rejoindre l'hôpital militaire de Lang Son, une grande ville, située à cent-cinquante kilomètres au sud-ouest de Cao Bang et à quelques kilomètres de la Chine. Le 15 décembre, je pris donc place dans un convoi militaire, avec les dernières recommandations d'Émile : « *Tâche de ne pas accoucher pendant le trajet* », un trait d'humour cachant son émotion et probablement son angoisse. Malgré les dangers, notre convoi arriva sans encombre à destination. Je fus accueillie par un copain chirurgien d'Émile qui m'avoua ne pas aimer la gynécologie. Je lui fis remarquer qu'il était chirurgien et qu'il allait devoir se résoudre à m'aider à accoucher.

On m'installa dans une chambre de l'hôpital avec Martine. Le médecin-colonel Courbil vint me voir. Comme il me jugea fatiguée, il s'occupa de Martine autant qu'il le put, la prenant dans son bureau où elle pouvait dessiner, l'emmenant en promenade dans le jardin. De mon côté, je passai le temps en tricotant.

Après quelque temps, n'ayant aucune nouvelle d'Émile, j'allai voir le Colonel commandant le Haut-Tonkin. Tout d'abord, il refusa de me donner de ses

nouvelles, sous couvert de secret défense. Je souhaitais seulement savoir s'il était vivant ; il me rassura sur ce point.

.../...

Le règlement, c'est le règlement

Émile fut muté de Cao Bang à Hanoï, à cent-soixante kilomètres au sud-ouest de Lang Son. Je décidai de le rejoindre et pris un taxi.

Je fis une étape d'une nuit chez des amis, Anne-Marie et Maurice Michallet. Ce couple n'avait pas d'enfant (et ne pouvait pas en avoir). D'abord déconcertée quant au couchage d'Alain, Anne-Marie, sous le regard étonné de Maurice, tira un tiroir d'une grande commode, le posa au sol et le garnit de façon qu'il soit bien capitonné. Alain y fut très bien installé. Je téléphonai à Émile pour le prévenir de mon arrivée. Il tenta de me dissuader de le rejoindre, car les consignes étaient strictes :

« Tu ne peux pas venir ; le colonel ne veut pas de femme dans l'enceinte de l'hôpital.

- Je n'ai pas d'ordre à recevoir du colonel, je ne suis pas militaire », lui répondis-je.

À mon arrivée à la porte de l'hôpital militaire d'Hanoï, je me présentai au planton, qui me dit : « *Le colonel a donné l'ordre de ne pas vous laisser rentrer* ».

Je ne me laissai pas intimider et lui répondis : « *Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?! Allez prévenir mon mari que je suis là !* ».

Émile arriva et me confirma, embêté, les consignes :

« Le colonel t'interdit l'accès à l'hôpital.

- Il n'a pas à m'interdire l'accès ; je vais aller le voir s'il faut.

- Ah non surtout pas. »

Émile disposait d'un « carré » de quatre chambres. Il comprenait très bien que nous aurions pu nous y installer tous les quatre, mais pour le colonel, le règlement c'était le règlement. Je n'insistai donc pas outre mesure et me mis en quête d'un hôtel pour m'installer avec les enfants. Dans l'hôtel minable que je trouvai, un deuxième lit fut installé pour Martine – Alain avait son landau. Les draps étant très douteux, je demandai au propriétaire de les changer. Ce qu'il fit, d'une manière pour le moins surprenante : il alla dans la chambre voisine pour y prendre les draps des lits et les disposa sur nos lits. Ces nouveaux draps n'étaient guère plus propres que les précédents. Je dus m'en contenter, utiliser nos serviettes de toilettes pour nous isoler au mieux de ces draps. Je ne dormis pas très bien lors de cette première nuit à Hanoï. Nous prîmes une bonne douche le lendemain matin...

Émile alla voir le colonel pour lui demander d'assouplir le règlement. Il accepta de nous octroyer le logement réservé au chirurgien. Ce bâtiment de plain-pied était très bien. Il ne disposait pas de cuisine intérieure ; les repas étaient préparés à l'extérieur, sur

un muret, un trépied permettant la cuisson au feu de bois. Nous n'avions pas l'eau courante. Une grande pièce, équipée d'une grande bassine en cuivre, faisait office de cabinet de toilette. Chaque matin, un camion-citerne déversait dans un lavoir de l'eau puisée dans une rivière voisine. Il fallait faire bouillir cette eau pour pouvoir la consommer. Nous nous lavions à l'eau froide ou profitions des averses, parfois diluviennes et toujours froides !

Émile dut repartir pour démanteler une antenne chirurgicale, sans que je puisse connaître sa destination. Je restai seule à Hanoï avec les enfants pendant trois mois. J'appris que le charmant colonel Courbil, malade, était dans l'hôpital. Je lui rendis visite. Son état n'était pas brillant. Malgré sa forte fièvre, il fut content de me voir. Il me demanda de lire une lettre qu'il avait rédigée pour sa femme et une autre qu'elle lui avait adressée. Je protestai, ne voulant pas être indiscrete, mais comme il insista, je m'exécutai.

J'appréciai beaucoup le colonel Courbil. On m'avait mise en garde contre lui, me rapportant pis que pendre à son propos. Il avait une réputation de coureur de jupons. Ce que j'avais du mal à croire, car il n'eut jamais à mon égard le moindre geste ni la moindre parole déplacés. Il s'était simplement montré très

attentionné et dévoué à Cao Bang pour améliorer mon séjour dans ce poste militaire avancé.

Je lui proposai un jour de lui faire des courses. Il accepta et me demanda notamment du champagne et du chocolat. Lorsque je revins avec ces emplettes, il me reçut ainsi : « *Il ne fallait pas, vous me gênez beaucoup trop !* ». La fièvre avait empiré. Le lendemain, j'appris qu'il avait été transféré sur le bateau hôpital, à destination de la France. Je n'ai pas pu lui dire au revoir. Il mourut pendant son rapatriement. Malgré le « secrétariat » effectué pour lui, je n'avais pas retenu son adresse. Je n'ai donc pas pu écrire à sa femme, comme je l'aurais souhaité, pour lui dire tout le bien que je pensais de son mari.

Je me souviens d'une anecdote lors de mon séjour à Hanoi. J'attendais un convoi pour pouvoir récupérer des affaires que j'avais laissées à Cao Bang. Tous les jours j'allais m'informer au bureau militaire où personne n'était capable de me dire quand aurait lieu le prochain convoi. Lors d'une course dans une épicerie chinoise du quartier, je discutai un petit moment avec le patron. Il me montra un stock prêt pour Cao Bang. « *Cela part mercredi* », me dit-il. Je retournai au bureau militaire et annonçai :

« Vous ne savez jamais quand part le prochain convoi. Eh bien moi, je vous préviens, c'est mercredi.
- Mais, comment vous savez ça ?!, me répondit-on.

- Eh bien allez acheter quelque chose chez le Chinois et vous saurez ! »

Au printemps 1950, je reçus un courrier de l'administration militaire me demandant de rentrer en France. Comme il n'était pas question de quitter le Vietnam sans avoir des nouvelles d'Émile, je décidai d'aller voir le colonel et, pour ce faire, m'adressai au planton. À ce dernier, qui me demanda si j'avais rendez-vous, je répondis que c'était personnel, je devais voir le colonel. Le colonel me reçut. Je lui formulai ma requête :

« Je ne vous demande pas où est mon mari, cela ne me regarde pas. Je veux juste savoir s'il est vivant. Je ne quitterai pas Hanoï sans revoir mon mari.

- Mais nous ne savons pas quand il reviendra.

- Dans ce cas, je resterai le temps qu'il faudra. J'en ai le droit. S'il le faut, je prendrais une chambre d'hôtel.

- Non, non, vous pouvez garder votre logement. »

Premier séjour en Allemagne

Cette même année 1951, Émile fut muté à Tübingen, en Allemagne, alors occupée par les forces alliées. Tübingen est une ville du Bade-Wurtemberg, à cent-vingt kilomètres à l'est de Strasbourg et à quarante kilomètres au sud-est de Stuttgart. Gérard et Brigitte y naquirent, respectivement le 1er avril 1952 et le 11 mars 1953.



Tübingen, août 1951 – Avec Martine et Alain

.../...

Notre appartement donnait sur une grande avenue. Dans cette période d'après-guerre, des gens pauvres sonnaient parfois à la porte. Je donnais toujours à manger à ceux qui avaient faim. L'un d'entre eux m'émut plus particulièrement. On sonna un jour à la

porte d'entrée. Martine ou Alain allèrent ouvrir. Face à nous se tenait un homme bien habillé, qui se mit à pleurer et me dit simplement, en français : « *J'ai faim* ». Je le priai d'entrer et de s'asseoir, et lui donnai à manger. « *Madame, me dit-il, vous ne savez pas ce que c'est que d'être obligé de mendier* ». Cet homme habitait très certainement dans le quartier, car je le croisais régulièrement ; à chaque fois, nous nous saluions. Que cet homme, qui n'était pas un clochard, soit obligé de mendier sa nourriture m'avait bouleversée.

.../...

1957 – 1961

Deuxième séjour en Allemagne et découverte de l'Algérie

De 1957 à 1958, toujours suite à une mutation d'Émile, à l'hôpital de Pollenfeld, nous fîmes un bref séjour à Coblenche. Nous fûmes logés pendant un an dans l'hôpital. Lorsque l'établissement fut restitué aux Allemands, nous eûmes la chance, en raison de notre grande famille, d'être « *surclassés* » pendant quelques mois dans une maison habituellement réservée à un général. De là, nous avons un point de vue imprenable sur le confluent du Rhin et de la Moselle et les trains de péniches.

En 1958, Émile fut muté en Algérie, à Oran. Je refusai d'abord de partir, consciente de la situation critique du pays. Émile revint me chercher. Je tentai de résister à ses arguments :

« On ne va pas mettre nos cinq enfants dans la gueule du loup, lui dis-je.

- Dans l'enceinte de l'hôpital, nous serons protégés, me répondit-il. »

Malgré mes doutes, je me laissai convaincre. Plus tard Émile m'avouera que s'il avait pu prévoir la tournure des événements, il ne serait pas venu me chercher. Il avait tout préparé, contre mon gré. Nous partîmes

donc tous pour Oran. La découverte de notre logement ne fit qu'accroître mon mécontentement. L'entrée dans l'hôpital se faisait par un tunnel au sol pavé qui débouchait sur une grande pièce, que l'on appelait « la terrasse ». Notre appartement donnait sur cette galerie où les lingères de l'hôpital venaient étendre leur linge, ce qui constituait la plupart du temps notre décor, assez loin du Rhin, de la Moselle et des trains de péniches...



Oran, 1959 – Communion de Martine – Brigitte, Martine, Gérard, Émile, Bruno, Alain

L'appartement lui-même, disposé autour d'un très grand couloir, était vieux et comprenait une grande pièce simplement meublée d'étagères, et cinq autres pièces. La salle de bains se trouvait au bout du couloir. Des interstices de son sol en lino, sortaient des cafards à notre passage. Je demandai et obtins quelques travaux d'aménagement.

L'intendance était compliquée, et le contexte de la guerre ajoutait de l'angoisse. Martine et Alain fréquentaient deux lycées différents (la mixité n'existait pas encore). Je les y emmenais parfois en voiture. Pour atteindre le lycée de Martine, nous traversions une grande place, fréquent théâtre d'échauffourées. Gérard, Brigitte et Bruno fréquentaient l'école.

À l'opposé de la terrasse de l'enceinte de l'hôpital, notre appartement donnait sur la Place de la Perle, au-delà d'un grand fossé. Un marchand de frites y installait chaque jour son échoppe équipée d'une bouteille de gaz. Un soir d'affrontement, je craignais que des Algériens, déchaînés, mettent le feu et fassent exploser cette bouteille de gaz. Je demandai aux enfants de se ranger à l'abri le long du couloir. Heureusement, les pompiers arrivèrent à temps, se frayant comme ils le pouvaient un chemin dans le chaos.

Oran avait fort heureusement de bons côtés, notamment un climat très agréable et la proximité de la mer. Le jeudi, j'emmenais les enfants à la plage. Tous appréciaient les bains de mer.

Aïcha

Notre bonne, Aïcha, était une fille très gentille, mais un peu *innocente*. Elle m'annonça un jour être enceinte et ne pas comprendre pourquoi. Je lui fis remarquer, espérant qu'elle comprendrait, qu'elle avait un mari. Elle me dit que « *la nuit, il me fait des choses pendant que je dors, je ne sais pas bien quoi. Moi, je veux dormir* »... « *Oui, tu sais, mais c'est ton mari* », lui dis-je, mais elle ne semblait toujours pas comprendre. Je l'inscrivis à l'hôpital civil pour qu'elle y accouchât, pour ne pas la laisser dans les mains des matrones des collines. Comme elle ne savait pas vraiment quand elle accoucherait, je demandai à l'homme qui gérait les enregistrements de l'inscrire sans préciser de date. Il fut surpris par ma demande :

« Mais pourquoi vous voulez l'inscrire ?, me demanda-t'il.

- Mais, pour qu'elle accouche dans de bonnes conditions.

- Oh, vous savez, elles ont l'habitude.

- Peut-être, mais ce ne sont pas de bonnes habitudes. Les matrones les massacrent parfois. »

L'homme, un Algérien, semblait me trouver bien bête de me préoccuper de son sort :

« Vous êtes trop bonne, me dit-il.

- Aïcha est gentille et fait bien son boulot, c'est normal que je prenne soin d'elle. »

De son côté, Aïcha se plaisait bien avec nous. Elle était bien traitée, logée, nourrie.

Comme Aïcha allait souvent retrouver son mari, berger dans la montagne, je ne me préoccupais pas de ses absences. Je la vis revenir, après une absence plus longue que d'habitude, avec son bébé. Elle avait accouché dans la montagne, grâce à une matrone, son mari ayant refusé qu'elle accouche à l'hôpital, où leur enfant aurait été pesé selon lui « *comme de la viande* ». L'accouchement s'était fort heureusement bien passé. Le père avait acheté des vêtements pour le bébé, dont un bonnet jaune à pois noirs qui passait difficilement inaperçu !

Aïcha n'avait pas lavé le nouveau-né. Selon elle, « *il ne fallait pas* » – au demeurant, dans la montagne, il n'y avait pas d'eau. Je l'assurai du contraire, pris la petite baignoire que j'avais pour Bruno et lui appris à baigner son enfant ; ce qu'elle fit ensuite tous les matins.

Dans la montagne, Aïcha dormait sous une tente. Comme elle souhaitait y séjourner plus souvent pour être auprès de son mari, à présent qu'elle était maman, je lui prêtai une couverture. Je lui prêtai également un fer à repasser – ils n'avaient pas l'eau courante, mais

ils avaient l'électricité – car, lors de sa première visite, les vêtements de son bébé étaient tout chiffonnés. Je ne revis ni la couverture ni le fer à repasser.

Mises au monde

Le 29 avril 1961, après m'avoir emmené à l'hôpital civil en prévision de mon sixième accouchement, Émile déposa nos cinq enfants aux bons soins de la femme d'un collègue. Cette femme, gentille et drôle, originaire du midi, maman de trois enfants, s'était proposé de les prendre à dîner. Puis, vers vingt-et-une heures, malgré le couvre-feu (qu'il put braver en raison de son statut de militaire), Émile vint assister à l'accouchement. Il arriva trop tard. Notre quatrième fils, Olivier, était né.



Oran, 1^{er} mai 1961 – Naissance d'Olivier

La naissance d'Olivier se passa sans douleur. Ce qui ne fut pas le cas de toutes les autres. Au demeurant, je n'ai pas eu deux accouchements identiques.

.../...

1961 – Direction la Lorraine

À Nancy, la nouvelle affectation d'Émile, on nous attribua un logement au troisième étage d'un immeuble réservé aux militaires. Lors de notre emménagement, nous eûmes la visite d'un médecin et nouveau voisin qui connaissait Émile et qui, prévenant, nous demanda si nous avions besoin de quelque chose. Il avait une fille aînée, Michèle, de l'âge de Martine, un fils, Bernard, de l'âge d'Alain, et une petite fille que tout le monde appelait Pachou (de son prénom Françoise), de l'âge de Bruno. Nous étions ravis de découvrir des voisins charmants, dont les enfants allaient pouvoir faire connaissance avec les nôtres. À l'étage inférieur, il y avait également un couple et deux grands garçons avec qui nous nous entendions très bien. Les deux garçons étant passionnés de football, les soirs de matches télévisés, nous pouvions deviner les scores aux hurlements qu'ils poussaient lors des buts.

Pendant cette période nancéenne, on proposa à Émile de devenir médecin-chef. La perspective de lâcher le bistouri ne l'enchantait guère. Or, Émile faisait également des expertises. Lors de l'une de ces expertises, un patient l'informa qu'un chirurgien rémois allait s'en aller et ne trouvait pas de

remplaçant. Émile me fit part de cette nouvelle le soir-même. Il était très tenté. Nous en discutâmes avec nos voisins et amis Issert. Paul Issert proposa d'accompagner Émile en voiture. Ils rencontrèrent le chirurgien ; comme il n'opérait pas ce jour-là, il proposa à Émile de revenir pour qu'il puisse voir la clinique. Au retour de leur visite, Émile et Paul étaient enthousiastes. Certes, une partie de l'étage était louée, mais la maison qu'occupait le chirurgien était grande et belle. Émile avait vu les recettes, mais pas les dépenses. Andrée, la femme de Paul, attira notre attention sur ce point, compte tenu de la taille de notre famille. Paul se voulut rassurant, insistant sur le fait que « *dans le civil, on gagne beaucoup mieux sa vie* ». Comme prévu, Émile retourna voir le chirurgien un jour d'opération. Lorsqu'il revint, il m'annonça qu'il avait fait affaire ; il avait acheté la patientèle. Pour Andrée c'était de la folie. Pour ma part, je fis remarquer à Émile que nous n'avions pas un sou. L'excitation passée, Émile réalisa l'importance, voire l'imprudence, de sa décision. Pendant toute la soirée, il tourna autour de la table, jusqu'à ce que je lui demande d'arrêter, tant il me donnait le vertige. Il ne cessait de répéter : « *Mais que je suis con, que je suis con !... Qu'est-ce que j'ai fait là ?!* ».

Selon moi, il ne s'agissait pas d'une folie, car il était déterminé. Je le raisonnai : « *C'est ce que tu voulais,*

rentrer dans le civil. Tu l'as fait, alors on fera ce qu'il faut pour s'en sortir ». Il était anxieux à l'idée d'emprunter. Pour moi, les dés étaient jetés et on y arriverait.

.../...



Le Val-André – juillet 2022

SOMMAIRE

- p.1 Le Val-André – 25 mars 2022
- p.8 Mes parents
- p.14 Enfance et scolarité
- p.21 Comment la guerre décida de ma carrière professionnelle
- p.24 Ma rencontre avec Émile
- p.28 Premières années de vie de couple – Rouen et l'Indochine
- p.31 Morts et naissance en Indochine
- p.37 Le règlement, c'est le règlement
- p.42 Les dictons n'ont heureusement pas toujours raison
- p.44 1950 – Retour en France
- p.47 Premier séjour en Allemagne
- p.50 1953 – Fin de la "vie de château", retour en banlieue parisienne
- p.55 1957-1961 – Deuxième séjour en Allemagne et découverte de l'Algérie
- p.58 Aïcha
- p.61 Mises au monde
- p.65 1961 – Retour définitif en France
- p.68 1961 – Direction la Lorraine
- p.71 Champagne !
- p.77 Nos enfants
- p.101 Retraite paisible au Val-André

Merci

à celles et ceux qui m'ont offert
cette biographie en cadeau.